

Article

« Jabès ne revient pas au même »

Armelle Chitrit

Études littéraires, vol. 29, n°3-4, 1997, p. 121-132.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501175ar>

DOI: 10.7202/501175ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



JABÈS NE REVIENT PAS AU MÊME

Armelle Chitrit

Quand je m'absenterai, dit Dieu,
ne cherche pas à me voir
tu ne me trouveras pas.
Mais raconte des histoires
Je suis la flamme secrète du récit
Le noyau de l'énigme
L'âme de la question
La fleur du temps...

■ En 1957, à cause de ses origines, Edmond Jabès quitte Le Caire pour la France, où il publie des poèmes pour la plupart écrits en Égypte ¹. Dix ans s'écoulent avant qu'il n'acquière la nationalité française ; laps de temps suffisant pour que les choses se retournent. Le Livre devient alors le non-lieu d'un questionnement sans précédent, comme si l'inspiration de Jabès puisait enfin à cette *sortie* d'Égypte. Le désert abondamment évoqué devient privilégié pour énoncer de l'écriture, son origine et son effacement. Dans cet article ², il s'agit d'interroger le point de *non-retour* que signifie le Livre et dont

procède hypothétiquement l'écriture d'Edmond Jabès, la philosophie poétique de son questionnement.

Origine, absence et poétique du Livre

La fiction jabésienne n'aurait de sens que sur l'horizon, opaque et transparent, d'une écriture sous forme de questions, comme autant de chemins qui disent la vérité, sans la retenir. La question comme choix rhétorique implique qu'on se soit saisi d'une absence dans l'écriture, qu'on en ait tiré la fiction nécessaire à l'avancement de l'œuvre. Ainsi aurait-on fait fiction de l'origine absente.

¹ *Je bâtis ma demeure* (1943-1957) (Gallimard, 1975 [1959]), réédité dans *le Seuil, le sable* (*Poésies complètes*, 1943-1988) (Gallimard, 1990).

² Qui poursuit certains questionnements d'un article plus court : Armelle Chitrit, « Question de chiasme chez Jabès », *Post*, (été 1995).

Apprend-on un jour qu'on est écrivain ? Comment sait-on qu'on est juif ? Et pour reprendre le mot de Freud, comment le reste-t-on ? ou le redevient-on ? De ce dernier attribut, peut-on si facilement faire une épithète, sans que le syntagme *écrivain juif* ne trahisse quelque chose de plus grave, ne fasse de l'origine un destin, ajoutant au sort d'un peuple toujours en proie à l'insaisissable ? La différence, quand elle se révèle, n'est-elle pas dès lors trahie, radicalisée, exposée au risque d'être anéantie ? « [...] difficulté d'être juif, qui se confond avec la difficulté d'écrire ; car le judaïsme et l'écriture ne sont qu'une même attente, un même espoir, une même usure » (Jabès cité par Derrida, p. 100).

À propos de Jabès, Jacques Derrida, Maurice Blanchot et Gabriel Bounoure jaugeant l'épaisseur de la redondance, tout en créant un « corps textuel » à ce poète-Juif. Si l'on persiste à ne tirer de ce syntagme qu'un pléonisme, où la surdétermination n'opère ni pour le poète ni pour le Juif, on n'en vient pas moins à se demander à quel *pli* travaille la « redondance » et quel clou elle risque encore d'enfoncer. Pli, ouverture, passage, qui permet de se mettre à la recherche d'une origine perdue, et dont la perte se radicalise par la parole divine qui doit germer dans le désert, entretenir l'exil tout autant que l'image de ce poète-Juif (à qui l'on ne pardonna pas de nous rappeler le tragique de notre condition) (voir Blanchot, p.180-200).

Mais supposons maintenant que ce poète seul, ce Juif seul, que seul, ce poète juif ait droit de trahir sa différence, de nous

la montrer ; ne la traduirait-il pas en justice verbale, en figure de mots, de sorte que reste en nous le texte (comme) ultime témoin d'une conversion impossible, d'un espoir né d'un manque fondateur, d'une différence, où notre parole prend source, désignant alors la parole-fiction comme la seule origine plausible, la seule soutenable.

La parole *parlante* trahit les données du temps et par là même la présence d'une mort qui en nous se retourne. Parole qui, devenant aussi nécessaire que la mort, se radicalise comme conscience de notre condition. On cherche à déborder de cette conscience en la doublant d'une parole parlante, anticipant l'exil, ne se détournant pas. Au dehors, sortie de soi, existence, poème. Le Livre est toujours *possible*, lorsqu'il se fait, de se défaire pour la main qui le tient, qui le caresse dans une sorte de temps qui méconnaît son but et son origine, mais non la difficulté, non la richesse de son existence : « Comment s'effectue le passage du silence à l'écrit ? Un tremblement de l'écriture parfois le révèle [...]. Mais le miracle est que la langue, loin d'en être entamée, s'en trouve enrichie »³.

Livre : épanouissement du temps *donné*, invention d'une éternité, à côté de laquelle ce temps dont je dispose passe, ignorant même qu'il ne sait pas, portant à néant cette part de clair-obscur, ce *je-ne-sais-pas* qui se sait, et duquel se réjouit l'ambiguïté du sens, son éclatement et son éclat. Lire aux éclats, c'est, comme au jardin du sens, n'entrer dans la réponse que pour en ressortir⁴. Et par ce passage, faille,

3 Épigraphe de Jabès au recueil *le Seuil -je bâtis ma demeure*, 1990, p.11.

4 Voir Ouaknin commentant le passage visé du Talmud dans *Lire aux éclats*, p. 27 et suivantes.

ouverture, seule la question demeure : « Écrire serait peut-être alors [...] » trahir, continuer le jeu de cette inadéquation sans rien pouvoir jeter et sans rien pouvoir prendre. Juste un entrebâillement, une question dont on cherche encore les mots alors que le texte, plus encore que Jabès, que tout énonciateur, nous tient, péremptoire, dans une étrange façon de ne rien dire d'autre que ce qu'il dit. Radicalement. Le littéral survient en l'absence de demeure : aucun établissement, tout au mieux un passage.

La vérité sous forme de question

L'identité du poète se constitue à travers le livre qui en capte alors les rayons. Et Jabès joue de ces paradoxes pour mettre au monde et le Dieu et le Livre : « Dans le Livre, l'écriture est absence et la page blanche, présence. Ainsi Dieu qui est absence est présent dans le Livre » (Combe, p. 150-175).

Cela nous fait voir comment cette parole, probablement parce qu'elle trahit cette absence, sème le doute, donne de loin l'impression qu'elle naît pour s'auto-détruire, toujours sur le bord de disparaître, tout en s'insérant dans ce singulier qui se multiplie et se diversifie, pourfendant le Livre, comme Jabès lui-même qui en nomme les tessons dans la suite génitive des titres de son œuvre : *le Livre de... le Livre des Questions, le Livre de Yukel, le Retour au Livre, ... Livre du Dialogue, ... Livre du Partage*.

Que signifie le proverbe *la vérité traverse tout le monde* ? Chassée de lieu en

lieu, la vérité doit toujours s'en aller plus loin (Buber, p. 126).

Aucun objet à découvrir, aucune vérité à lisser : un passage... Vérité libre, voyageuse, qui crée à la question son temps, son espace et sa Lettre.

En fait, la vérité ne se livre pas, elle se trahit ; elle ne se communique pas, elle s'interprète ; elle n'est pas voulue, elle est involontaire (Deleuze, p. 187).

Vérité humaine, qui s'éluciderait sous forme de questions, étincelles cabalistiques⁵ enserrées dans leur écorce humaine et qui sont peut-être autant d'hommes-questions.

Être juif, bien entendu, c'est le sort de tous les hommes, puisque nous sommes tous en exil, n'ayant dans notre dénuement infini et notre marche forcée d'autre lumière que l'obscurité de la Parole, d'autre guide que des questions sans réponses. Ainsi la Parole est notre patrie, notre royaume. Et les questions, à force de se multiplier dans l'espace qui sépare notre cœur de nos lèvres, finissent par constituer presque une réponse. Si tranchantes et si aiguës sont les interrogations qu'elles acquièrent finalement, dirait-on, dans leurs échos infinis, un mystérieux statut de solution. Questionner, peut-être, c'est savoir, déjà savoir [...] ⁶.

Si lieu il y a, il naît de l'opacité du langage et se confond avec Dieu. On sait que Jabès écrit à la fois dans une certaine méconnaissance et une fidélité (voir Robin, p. 34-36) à la tradition (au moins jusqu'en 1967), au point où il déclare : « Tu n'écris pas ce que tu sais mais ce que tu ignores avoir su ; ce que sans étonnement tu découvres que tu savais depuis toujours ». Sous le signe du Livre, la fiction jabésienne, avec ses rabbins imaginaires (plus réels, dit-

⁵ Je fais allusion à la Cabale de Louria dont Marc-Alain Ouaknin rapporte des extraits dans *Ouvertures hassidiques*, J. Grancher, 1990.

⁶ Jabès cité par Gérard Macé en préface de Gabriel Bounoure.

on, que de vrais rabbins), tient lieu d'heuristique⁷. Elle contribue à une recherche de vérité par la fiction, force de citations, réelles et fictives, de *Prière d'insérer*, de commentaires, où non seulement les textes, mais les voix, tissent des différences à l'infini, déstabilisent le *déjà-là* du monde, la finitude de l'œuvre et *a fortiori* la notion de genre. On peut se demander jusqu'où l'absence de fin ne produit pas la possibilité d'un effacement. Le monde du *Livre des Questions* devient présence poétique protéiforme. Avec le livre jabésien, la notion de genre éclate : récit, témoignage, journal, scénario, poème. Ces instances rabbiniques invoquées comme des autorités démontrent, au moins pour Jabès, la nécessité de rendre l'origine fictive, de créer de la différence au sein de la voix poétique, de rendre multiple sa propre voix. L'écriture du Livre devient le lieu où toutes ces différences se parlent, se répondent, recréent la tentative d'une unité (de Dieu ? « Toutes les lettres forment l'absence »), l'espérance d'une continuité humaine, en l'absence de Dieu⁸. « C'est parce qu'ils étaient d'une nature polyphonique que les poèmes ont donné lieu aux livres [...] comme transmutation d'éléments déjà présents » (Combe, p. 150-175). C'est sans doute dire la valeur axiomatique de l'Égypte et de ces poèmes, et plus encore, de l'autorité du commentaire, chez le poète mallarméen, mise en relief par les changements typographiques partout dans son œuvre, également par les citations explicites que l'auteur de *Je bâtis ma demeure* fait dans le *Livre des Questions* :

« Signes et rides sont questions et réponses d'une même encre » (Jabès, 1975, p. 34). Le performatif « d'une même encre » redouble l'intensité de ce que l'écriture échafaude comme place au lecteur ainsi qu'au poète devenu lecteur.

Une poétique de la question

Poète-Juif est donc plus qu'une redondance, puisque cela permet de trahir le silence sur les origines, de démontrer l'émergence de cette origine dans une parole parlante plutôt que parlée, par la figure de mot qui gardera la brèche vibrante, l'effraction scintillante, l'éclatement, la dispersion, l'exil, comme la possibilité même de construire un espace-temps de questionnement. La question, comme ouverture, comme possibilité constante de différer la question, est ainsi maintenue, comme paradoxe : sans dépassement, sans accomplissement, sans même aucun sens véritablement culminant, si ce n'est le gage de son effacement, de son enrayement, subversion qui rend toujours possible la reconduction des définitions : « Écrire serait alors [...] » marque bien cette itération du geste qui met en œuvre l'hypothèse de l'écriture chez Jabès. Exil du sujet, exil du sens déjà donné, enrayant l'identité comme réponse ferme, ou comme malédiction, élargissant le sens de la judéité à la question de l'ouverture, de l'autre en soi, tout en élaborant la trahison comme revers auquel prendre décidément part poétiquement. L'écriture ne cherche donc ni à enrayer le paradoxe ni à le dépasser. Elle le mime inlassablement, par la recherche d'une vérité introu-

7 Au sens où Blanchot s'entretient sur la poétique jabésienne dans *l'Entretien infini*.

8 Au sens où Maurice Blanchot met en rapport ces termes dans *l'Entretien infini*, p. 180-200.

vable, et n'a aucunement besoin de se justifier par ailleurs : « La conscience juive est bien la conscience malheureuse et le *Livre des Questions* en est le poème » (Derrida, p. 104).

Il s'agit d'un certain judaïsme comme naissance et passion de l'écriture, et, ajoute Derrida, « dont on ne saurait dire si le sujet en est le Juif ou la lettre elle-même » (*idem*). Une langue qui se féconde et qui s'anéantit aussi elle-même. Entre « parole perdue » et « parole promise », l'écriture engendre un dialogue avec l'absence et se met peut-être aussi à la place de l'*Autre*. Mais le poète, en faisant les questions et les réponses, nous reconduit dans l'absence, une absence qui cependant s'évertue en chant, en livre, en traces dans le désert :

Si l'absence est l'âme de la question [...], alors le *Livre des Questions* est à la fois le chant interminable de l'absence et un livre sur le livre. [...] Si l'absence ne se laisse pas réduire par la lettre c'est qu'elle en est l'éther et la respiration (*ibid.*, p. 107).

La question comme ensemble de *possibles* devient une éthique de l'herméneutique qui investit l'espace du monde, l'espace du sens et de son absence, avançant dans le *vrai* en toute *méconnaissance* de la totalité. Avec Marc-Alain Ouaknin, nous pourrions faire ici l'éloge multiple du voyage, de la caresse, de la question, du récit :

Le fondement d'un tel comportement s'appuie sur une compréhension de l'éthique comme *perfection* et non comme perfection : voyage de l'être, caresse [...]. L'attitude éthique consiste dans un

voyage infini, qui n'est pas une errance maudite, mais au contraire la bénédiction même de l'être (Ouaknin, *Lire aux éclats*, p. 353).

Le manque, l'invisible, l'absence, qui fait que la question respire, s'élève au-dessus des fumées des camps de la mort, des centaines de camps, est peut-être l'opacité complice qu'elle recèle pour un mouvement en train de s'établir avec l'irréductible. La question ne doit pas mourir⁹ : la fiction, peut-elle s'en porter garante, dans la mesure où l'être humain, l'*irréductible* Juif, s'en fait le passage ?¹⁰

L'Être-pour-le-Livre

L'approximation, le fragment, la reconstitution impossible du Livre chez Jabès, cette forme d'« écriture-quête », radicalise aussi un blocage d'après la guerre. À l'Être-pour-la-Mort, il faut opposer ici le plus clairement possible l'Être-pour-le-Livre.

S'il est vrai, depuis Auschwitz, que les philosophes ont besoin de boire aux questions des poètes, (pour se remettre d'une vérité terriblement déshydratée), faut-il se demander : « Pourquoi des philosophes ? »... Non. Plutôt se demander « Comment des poètes ? »... comment les poètes cherchent-ils ? Comment des poètes font-ils que la vérité se passe de réponse ; respire sous forme de questions ; ne survient que par la brèche ? Là où la question sème le doute, recherche la lumière, engendre la parole : fiction, récit, poème, peut-être à peine plus tenace qu'une buée, chaleur soudaine, mais tout aussi bien signe que rien n'est *acquis*, pas même la détresse !

9 C'est l'urgence qui prédomine dans les différents essais de Ouaknin, dans son commentaire du Talmud, ses réflexions reprises de la cabale, mais aussi dans sa lecture de Blanchot, de Lévinas.

10 Faut-il préciser encore que la question ne se confond pas au problème, n'attend pas sa solution.

La conscience ne consiste donc pas à égaler l'être par la représentation, à tendre par la pleine lumière où cette adéquation se cherche, mais à déborder ce jeu de lumière — cette phénoménologie — et à accomplir des événements dont l'ultime signification — contrairement à la conception heideggerienne — ne revient pas à dévoiler (Lévinas, 1990, p. XVI).

L'écriture de Jabès se caractérise par la mise en question qu'elle fait d'elle-même ; écriture qui se subvertit, cherchant une part de son fondement dans cette subversion. On ne peut dire si elle cherche (même inconsciemment) à s'approprier la Loi juive, ou plutôt si, contre toute attente, ce n'est pas cette dernière qui se ressaisirait d'une interprétation, en fin de compte, versée au Texte (même absent), parole dont nous serions les tributaires. Observons le mouvement de la question au sein d'un extrait de poème dont l'inspiration n'est pas celle des premiers poèmes publiés et dont la forme se distingue clairement des Livres qui suivront :

Toujours cette image
de la main et du front,
de l'écrit rendu
à la pensée.

Tel l'oiseau dans le nid,
ma tête est dans ma main.
L'arbre resterait à célébrer,
si le désert n'était partout.

[...]

Bonheur d'un vieux secret partagé.
À l'univers s'accroche encore
l'espérance du premier vocable ;
à la main la page froissée.

Il n'y a de temps que pour l'éveil
(Jabès, 1987, p. 375).

À la persistance obsédante de ce « Toujours » investie par un geste sans corrélat, s'accroche ce « temps pour », temps d'avant le commencement, avec l'espérance du premier vocable qui reste nichée dans la page froissée, l'oiseau de ce nid ne garantissant ni l'arbre ni le chant : « L'arbre resterait à célébrer / si le désert n'était partout ».

Si l'on regarde de plus près : l'inversion syntaxique qui régit la figure du **chiasme** concrétise un geste de réécriture au sein de l'écriture ¹¹. Elle confère à la « pointe » de la phrase (l'extrémité droite) le pouvoir de tasser l'assertion, à moins qu'elle ne la siphonne tout entière. C'est à se demander s'il y eût un instant une embouchure, une bouche, même une parole, n'eût été ce papier et cette encre auxquels notre regard ne s'attache même plus, rivé à quelque pliure dont le chiasme engage la sensibilité : hiatus, entrebâillement, trahissant la chair du texte en même temps que la présence du néant, pour chaque pas rendu, pour chaque parole du poète qui en ce point nous rend témoin du temps comme douleur qu'un autre temps, celui de la parole, cherche à subvertir.

Effraction, inversion qui à la fois prolifère et ne laisse d'autre gage que la loi qui le lui permet. On peut alors s'inquiéter du sens poétique de cette inversion, qui remonte en l'irriguant, le cours d'une parole, en essayant d'échapper à sa traduction qui

11 *Gradus* résume la définition du chiasme comme suit : placer en ordre inverse les segments de deux groupes de mots syntaxiquement identiques. Rem. 2 : ... Croisement des termes avec ou sans répétition des mêmes mots. Rem. 4 : c'est presque toujours dans le second groupe que se place l'inversion... Ducrot / Todorov dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* : la relation entre deux mots se trouve répétée mais inversée dans la suite de la phrase : « Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger ». Nous entendons ici réfléchir sur le procédé dans sa généralisation comme figure de pensée.

toujours diffère le sens, le trahit. Cependant, le chiasme, chez Jabès, hésite fortement entre croisement et circularité, comme si rien ne reprenait jamais sa place, comme s'il s'agissait toujours d'*autre chose*. Il n'y a pas seulement croisement, coup de dés, redistribution : il y a un pétrissement, un empêchement, une dissémination, qui fait que le langage s'apparente au corps, en somme présence poétique qui donne de l'être à la lettre, du féminin au masculin, de la certitude à l'incertitude...

Pour chaque pas rendu, pour chaque parole du poète, le texte nous rend témoin certes ! d'une réponse donnée indiquée ici, notamment par ce vers central : « Demain est un autre terme » situé au mi-temps de ce poème et qui annonce la mort, la fin du désir, la dernière phrase. Et pourtant, le poème en appelle à notre liberté de parole et de question, une liberté qui cherche à subvertir cette fin et qui y parvient par cet autre vers isolé à l'extrémité du poème : « Il n'y a de temps que pour l'éveil ».

Dans les œuvres qui se suivent sous la forme de *Livre de...*, l'homme-question, l'homme-fiction, l'homme-vérité-en-route, sont autant de figures de soi (de personnages) qu'il est possible à Jabès d'en créer, dans le désir du livre comme liberté-qui-s'invente. L'*autrement qu'être* (Lévinas, 1974) que la question du Livre suscite, avec une part navigable et l'autre seulement possible, à venir, temporalise un chemin entre *le déjà-là* et *l'inédit*, le chemin où s'inscrit la fiction, comme invention, comme *temps pour... l'éveil*.

L'homme-question d'Edmond Jabès n'est en ce sens pas une image, mais une traversée du désert, un travail, une liberté de chemins à créer que le Livre tour à tour recèle et disperse :

Où est le chemin ?

Le chemin est toujours à trouver. Une feuille blanche est remplie de chemins [...].

Et tous ces chemins ont leurs chemins propres. Autrement, ils ne seraient pas chemins.

[...] être en état de grâce, c'est souvent perdre son chemin, le chemin habituel pour en suivre de plus secrets, de plus mystérieux.

Nous avons tous nos chemins tracés, et les plus longs, sur la carte étalée de la connaissance, sont les plus courts. Il en a fait l'expérience encore récemment [...] (Jabès, 1963, p. 59).

Ce temps du Livre, temps du poème, ne nous condamne pas à l'obscurité du Néant mais à un **choix** : le temps qui passe peut être celui du ressassement, à la manière du chant orphique, *abandonnique*, qui redouble sa perte par un deuil infini, mélancolique : c'est la vision d'un temps corrompu, tourné vers sa propre perte, un temps d'après la chute, nostalgique, qui s'inscrit dans l'horizon tragique de l'Être-pour-la-Mort. À cela, j'oppose ici l'Être-pour-le-Livre, s'il est vrai que la question du Livre nous engage à la sensibilité d'une ouverture sans précédent, ce que Ouaknin ne cesse de démontrer dans ses écrits. Le temps peut *autrement*, et compte tenu de *l'autre*, « mettre au point » la caresse y compris dans le geste d'écrire. « La mémoire et la main » commence par un constat puis amène une question qui sème le doute quant à la solitude de la mort :

Il y eut, jadis, une main
pour nous conduire à la vie.

Un jour y aura-t-il une main
pour nous conduire à la mort ?

Et plus loin dans le recueil :

Le corps caressé épanouit la main. Au poing
manque la caresse ; manque, également, la plume.
— La plume entr'ouvre la main.

La main s'ouvre au vocable, s'ouvre à la distance.

Entre la caresse émise sous le code « naturel » de la fleur ou du corps s'épanouissant, et la crispation du poing qui montre la colère, la lutte, voire la menace de vengeance, il y a une troisième voie : celle de l'écriture, métonymiquement présentée par la plume qui entr'ouvre la main ; laisse s'envoler cette parole-oiseau : « l'espace est traversé de vocables, pareils à des oiseaux blancs dans le jour. Ils ne se fixeront qu'à l'heure du lecteur et dans un ordre imprévisible » (Jabès, 1976, p. 21).

Épanouissement du Verbe et érotisme de la question

L'hypothèse du lecteur rejoint l'érotisme de la question. Frôlement de l'air, main de la plume, aile de la page blanche, sensualité, caresse de la fiction qui se pose contre l'absence, *s'oppose* peut-être aussi au « trop plein » de nos perceptions *déjà-là*. Ouaknin dans son essai sur Emmanuel Lévinas glose cet *autrement qu'être* en traduisant l'homme et la femme-récit-opposition à l'image de Dieu :

Adam seul n'est pas viable, dit le texte (*lo tov béyot Adam levado*). Son existence ne sera possible qu'à partir du moment où va apparaître un face-à-face.

Dieu dit : « Je vais lui faire une aide contre lui ». Que signifie cette énigme-expression « contre lui » ?

La femme a-t-elle pour vocation d'être contre l'homme ?

La racine hébraïque de *kenèguedo* (contre) est *naguod*, qui signifie à la fois « s'opposer » et « raconter », comme si la fonction du récit était non pas de redire le monde tel qu'il est donné, mais de faire une brèche, une faille dans le déjà-là du monde ! (Ouaknin, p. 21)

Cette faille permet la multiplication des points de vue dont l'unité est éventuellement comprise par le livre et par la fiction. Cela s'applique particulièrement à Jabès

qui est passé de l'invention de soi dans *Je bâtis ma demeure* à l'invention d'autres figures de soi dans *le Livre des Questions*. C'est dans cet *à venir* que s'inscrit l'érotisme de la question, du paradoxe, par le désir entretenu d'un changement qui nous touche, de la question d'une unité à faire. Si l'unité divine est absente, l'unité humaine, elle, reste *toujours* à faire. « Une aide contre lui » ; continue Ouaknin :

[...] lui donner la possibilité d'entrevoir une bri-
sure à l'intérieur de son projet afin de le placer
devant le choix, c'est-à-dire en face de la liberté ;
de ne pas avoir la liberté, mais d'être cette liberté.
Dans la plénitude sans faille, l'homme reste en-
fermé dans une solitude invivable.

La femme [...] vient *kenèguedo*, comme « oppo-
sition » et comme « récit » afin de rendre possi-
bles d'autres figures de soi (*idem*).

Rabbi Nahman de Braslav disait : « Souviens-toi de ton futur » pour signifier comment la mémoire travaille à cette ouverture de la question qu'elle pose, comment elle crée du temps, épanouit l'histoire, comment elle nous place à « bonne distance » devant le choix, de répéter, de détruire, d'inventer, notre rapport à l'autre, à « d'autres figures de soi », en somme de désespérer le désespoir pour qu'adviennent humainement des temps meilleurs...

Richesse du Livre à l'image de Dieu et de cette rencontre « homme-femme » qui recueille les fragments du dire. Richesse du blanc, dans la mémoire du livre absent, paradoxe inlassable auquel Jabès voue son œuvre, le livre présent d'absence qui se déploie entre nos mains n'en réclame que la caresse.

L'invisible que la question rhétoriquement recèle ou schématise disperse l'assertion, désunit le plein du sens, donne de l'air au vocable, légitime, réclame la présence du texte, avec son potentiel de

lectures à *venir*, son au-delà du texte, sa *relation à l'autre*, comme relation au temps, inaugurant l'espace du livre, espace du désir et du commentaire :

Si je prends l'exemple du mot commentaire que j'écris « comment taire ? », ce qui me frappe, c'est de voir que toutes les préoccupations profondes sont déjà étalées là. En effet, commenter c'est faire taire un sens déjà établi, un sens figé. Mais c'est aussi faire taire la perception immédiate que nous avons du texte pour lui laisser une chance de parler par lui-même (Marcel Cohen citant Jabès, p. 36).

Un temps question, un temps d'ouverture, où il ne s'agit pas d'avoir du temps mais d'en être.

Braslav désigne ce temps d'épanouissement par ces injonctions performatives et paradoxales : « Il est interdit d'être vieux » ; « Souviens-toi de ton futur » ; cela nous demande de savoir comment on pourrait « fabriquer » ou « devenir » du temps à l'heure où tout le monde en manque !

Il n'y a de temps que pour l'éveil.

Dans l'intervalle de la restriction (ne... que...) surgit le temps (pour), par la brèche de *l'éveil*. Brèche, ouverture, que Jabès a pris soin de nous montrer dans le mot même qu'on peut analyser comme suit : [l][e] : consonne dure et voyelle fermée ; puis à partir du **V** : [E][j] voyelle ouverte et semi-consonne (ou consonne mouillée). Le **V** *produit* la brèche, séparant et retournant le monde fermé en monde ouvert. Ce revers est phonétiquement sensible ; on peut également le percevoir comme la tranche du livre, tranche de la lettre, tranche du mot, pliure, reliure, qui en ouvre la spatialité, le volume (Ouaknin).

Question et vérité : une poétique sans histoire

Le mode questionnant peut engendrer un infini de dimension humaine, assorti d'un monde toujours à *venir*, à *créer*, ni le même ni l'autre, mais dans tous les sens, franchement épanoui : le voici tel *un gant* retournant le cercle du monde « reçu », en un nouveau point de départ : origine ? orifice ? bouche ? poème ? histoire ? source d'un temps bien plus humain que celui où nous fûmes jetés¹². À l'insécabilité de l'instant aristotélien il faut substituer ici le concept d'ouverture ou d'éclat (Ouaknin), de brisure, de différence (Derrida), qu'il conviendrait de rattacher plus longuement à la pensée juive (et plus particulièrement à la cabale de Louria)...

Méditation du *vrai*, la poésie crée un espace-temps, une modalité de l'être. Ainsi porté par son *risque*, l'être s'ouvre, se retourne dans l'Oouvert¹³ ; et s'entrouvrant s'énonce ; et s'énonçant se crée, crée le chant... mais aussi le poète. C'est dans le clair-obscur, la *chair obscure* de la question qu'il s'érige, se retourne, se désencercle, ensemece, et, par *la caresse* sème, se fait chemin d'un *nulle part*, comme étoile, entre étincelles et infini : « Ainsi s'ouvre le livre où ce qui est dessiné est l'ombre de l'or dont le destin intérieur est de luire » (Jabès, 1963, p. 58).

On peut considérer alors que la capacité du questionnement dans le renouvellement possible du sens produit ce « temps pour »... C'est le temps issu d'un changement. Changement énonciatif et perceptif que le poète inaugure dans et par ces

12 Objet de ma recherche. Robert Desnos : *le Poème entre temps*, XYZ / Presses, Universitaires de Lyon, 1996.

13 Concept emprunté à Rilke et à sa poétique.

chemins, ce qui doit aussi mettre en question notre attitude et nos méthodes face aux textes :

L'éthique est liée à l'herméneutique ; cette dernière n'est pas à entendre comme expérience de la compréhension sémantique mais incarne une attitude fondamentalement existentielle, rendant possible l'invention de soi [...]. Cette éthique n'assimile pas la liberté à la découverte de quelque vérité ou de quelque authenticité, mais à un constant effort d'affranchissement et d'**invention de soi**, du risque de soi [...] (Ouaknin, 1992, p. 353).

Rapporté à la poésie, l'ambiguïté de l'énonciation métaphorique fait toujours **éclater** la vérité du poème. Il nous revient alors après plusieurs lectures de chercher l'unité sous forme d'hypothèses, d'éclats de lire, un peu de sens possible, car entre temps le sens (comme le pain) s'est multiplié. Ainsi, la fiction brise le plein et le vide de la parole, crée une brèche dans la certitude extérieure du monde premier / du monde dernier. La fiction poétique recrée le jeu de la séparation, dans le jardin du sens, le jeu aussi de l'inadéquation, sans rien pouvoir jeter et sans rien pouvoir prendre, caressant, retournant, engendrant ¹⁴.

La question se soulève, cherche les mots, reste inapte auprès du livre qui par ailleurs rend la réponse immonde. Nous le savons au moins depuis Blanchot : « La réponse tue la question » dit-il, et, j'ajouterai en ce sens que « l'or des alchimistes, en ne constituant jamais de réponse, demeure véritable, et bien trouvé ! » (Chitrit, 1996).

Par ailleurs, nous savons que la littérature après l'anéantissement ne peut plus se poser que sous forme de questions ;

« l'aporie reste entière entre l'œuvre poétique et le sentiment de sa « disproportion par rapport à l'horreur passée et menaçante », dont Adorno fait état. Et pourtant, Rachel Ertel soutient, par la seule présence de son livre sur la *Poésie yiddish de l'anéantissement*, que le poème, à la façon du film *Shoah* de Claude Lanzmann, puise sans épuiser la vérité : fragmentaire, il fait de la place au silence, à l'au-delà des mots ; il suscite la question de l'histoire et de la vérité à l'inverse du projet logique qui prétend en vain faire état d'une vérité sur laquelle s'appuyer : « La poésie sape la logique perverse de la langue bureaucratique. Elle récusé par son existence même le système de déshumanisation qui est l'origine et l'aboutissement du génocide » (Ertel, p. 28).

Si la poésie est non seulement possible mais nécessaire après Auschwitz, c'est qu'elle a bien d'autres recours que les formes d'expression préexistantes, explique Ertel, pour dire une catastrophe sans précédent : « Il incombe au poète la tâche insoutenable de trouver une expression symbolique pour un référent qui récusé tous les signes » (*idem*). La raison s'est vue expulsée de l'Histoire, étant donné, d'une part, le « sentiment d'« irréalité » » qui entoure l'anéantissement, et, d'autre part, l'incapacité du discours historique à nous transmettre, à nous aider à concevoir ce qui s'est passé. « La poésie, voix personnelle, se revendiquant telle en toute circonstance, se voyait recuser comme parole testimoniale » (*ibid.*, p. 27). Mais contre toute attente, la poésie s'est rendue capable, pendant et après, de faire de nous des

14 Voir principe féminin et masculin chez Lévinas.

témoins, parce qu'elle ne renonce pas à la liberté des questions qui peuvent venir à la suite des silences. « Il ne peut y avoir de sauvetage », nous dit Jabès, ce qui n'empêche au sein du même poème ni la mémoire :

Saviez-vous que nos ongles
autrefois furent des larmes ?
Nous grattons les murs
avec nos cœurs-enfants.
[...]

ni l'espérance :

Lorsque la mémoire nous sera rendue
L'amour connaîtra-t-il enfin son âge ? (Jabès, 1987).

La question vient ici s'opposer à la notion de destin. Comme l'épanouissement de la main s'opposait au poing. Entre le recel et la dispersion du geste, s'exprime un souhait :

Puisse cette main
où l'esprit s'est blotti,
être pleine de semences (*idem*).

Il semble que la page garde la mémoire et l'espoir de la main entr'ouverte :

À l'univers s'accroche encore
l'espérance du premier vocable ;
à la main, la page froissée

Il n'y a de temps que pour l'éveil (*idem*).

Vierge et désertique ce « temps pour » ! perdu, comme une possibilité de parole dans l'impersonnalité de la tournure « Il Y A » (ici imperfective). Le Livre reste toujours à inventer. La langue poétique est plus qu'un système ouvert : c'est le lieu pulvérisé en autant de grains de sable qui ensemencent à nouveau le vocable, comme le disent ces *Prière d'insérer* : « *le Livre de Yukel*, le lieu où s'interroge l'écrivain couvre l'absence du livre [...]. Il se

situe entre l'œuvre achevée et l'œuvre à écrire » (Jabès, 1976, p. 20).

Jabès nomme ce temps d'avant le commencement, en retirant la possibilité de la métaphore comme envol, mettant en doute l'arbre, supprimant presque l'oiseau, si ce n'était ce nid qui reparait dans la page froissée, d'où s'échappe ce « temps pour ». Parole *envolée*, la vérité du vocable ne réside que dans ses possibles. D'où l'importance du commentaire, l'importance du voyage, « invention de soi » qui nous chasse toujours plus loin, nous séparant des idées « toutes faites ». Quand la question n'est pas un problème, c'est une errance, parfois même une erreur : elle est humaine ; elle a horreur des solutions finales. Le silence qu'elle implique est une garantie pour l'autre de rester en vie.

À la question « Pourquoi des poètes », il fallait donc répondre par une autre question : « Comment des poètes »... comment des poètes se posent-ils des questions ; mais surtout comment les questions des poètes, ou les poètes devenus questions, relancent la poésie elle-même ? une poésie dont le désir de vérité empêche que la vérité ne meure, pour que la vérité demeure sous forme de livre, pour que les questions n'aient de cesse, et que l'énigme de l'humanité ne se referme plus, ne se ferme pas plus que le Livre. Mais attention ! La question fascine, elle permet le choix ; mais elle est aussi l'enjeu d'un poids historique grave que les Juifs portent, qu'on fait porter aux Juifs. Jabès cite dans sa fiction un rabbin : « Et Reb Ildé : « Quelle différence y a-t-il entre choisir et être choisi lorsque nous ne pouvons faire autrement que de nous soumettre au choix » (Jabès, 1963).

Autrement dit, si l'on fétichise le Juif, poète ou non, c'est encore une façon de

le persécuter, d'éviter la question qui pèse aussi en cet endroit, partout dans nos institutions, dans le domaine social... Il y a certainement un poids, une gravité de la question ; un schéma-chemin de pensée, de risque, de fiction, fracassant l'unicité du sens, l'idolâtrie du vrai.

Soulevant et soulevé par la question du *choix*, Jabès effectue, à l'instar du chiasme, une sorte de pliage, où l'absence resplendit, ne revient pas au même, nous laisse un peu plus loin, entre accompli et inaccompli, devant le choix de notre livre au sein de notre humanité inachevée.

Références

- JABÈS, Edmond, *Je bâtis ma demeure : le Seuil, le Sable (Poésies complètes)*, Paris, Gallimard (Poésie), 1990 : 1959 et 1975 pour *Je bâtis ma demeure* (Gallimard), 1990 pour *l'Appel* (Fata Morgana), 1981 pour *Récit*, 1987 pour *la Mémoire et la main*.
- — —, *le Livre des Questions*, tomes 1-2, Paris, Gallimard, 1988 : 1963, 1965 pour le tome 1 ; 1967, 1969, 1973 pour le tome 2.
- — —, *le Livre des ressemblances*, Paris, Gallimard, 1976.
- BLANCHOT, Maurice, *l'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.
- BOUNOURE, Gabriel, *Edmond Jabès. La demeure et le livre*, préface de Gérard Macé, Saint-Clément-de-la-rivière, Fata Morgana, 1984.
- BUBER, Martin, *les Récits hassidiques* (paroles du Baal Shem Tov, fondateur du hassidisme moderne), Monaco, Éditions du Rocher, 1978.
- CHIFFRI, Armelle, « Des Poètes et des Alchimistes », dans *Post* (1996).
- — —, le Poème *entre temps*, XYZ / Presses Universitaires de Lyon, 1996.
- COHEN, Marcel, *Du désert au livre*, Paris, Belfond (Entretiens), 1980.
- COMBE, Dominique, « Citation de Jabès », *les Temps modernes*, n° 538 (mai 1991), p. 150-175.
- DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes*, Paris, Presses de l'Université de France, 1970.
- DERRIDA, Jacques, « Edmond Jabès et la question du Livre », dans *l'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1979, p. 99-116.
- ERTEL, Rachel, *Dans la langue de personne*, Paris, Le Seuil, (Librairie du XX^e siècle), 1993.
- LÉVINAS, Emmanuel, *Totalité et infini*, Paris, Librairie générale française (Biblio / Essais), 1990.
- — —, *Autrement qu'être ; ou, Au-delà de l'essence*, La Haye, M. Nijhoff, 1974.
- OUIAKIN, Marc-Alain, *Méditations érotiques* (sur Emmanuel Lévinas), Balland (Métaphora), 1992.
- — —, *Lire aux éclats*, Paris, Quai Voltaire, 1989, Seuil (Points), 1992.
- ROBIN, Régine, *le Deuil de l'origine. Une langue en trop la langue en moins*, Presses Universitaires de Vincennes (l'Imaginaire du texte), 1993.